

---

# A PROPOS DU "CAPITAL FINANCIER" ET DE QUELQUES AUTRES PUBLICATIONS RÉCENTES

paul boccara

---

*« Economie et Politique » publie en « bonnes feuilles » quelques extraits (1) du Capital financier de Rudolf Hilferding.*

*On connaît le grand intérêt théorique de cet ouvrage, déjà fortement souligné par Lénine. Paul Boccara donne ici brièvement son opinion sur la place du Capital financier dans son temps et sur celle de son édition française dans le nôtre.*

Le *Capital financier* de Rudolf Hilferding, même si certaines de ses thèses peuvent aujourd'hui paraître banales, a constitué lors de sa parution, en 1910, une œuvre très largement originale.

Elle se caractérisait par un effort systématique pour étudier sous tous ses aspects et dans ses interrelations « la phase la plus récente du développement capitaliste » selon le sous-titre de l'ouvrage, depuis le rôle nouveau des banques, du crédit et du capital par actions, jusqu'à l'exportation impérialiste des capitaux, en passant par le développement des trusts et des cartels monopolistes. Elle tentait d'apporter, en s'appuyant sur la théorie marxiste, une explication de ces phénomènes nouveaux et de prévoir le cours ultérieur des transformations.

Cependant l'ouvrage de Hilferding malgré ses apports extrêmement utiles, était marqué par de graves faiblesses. Ce double aspect a déjà été souligné, en son temps, dans le jugement lapidaire bien connu de Lénine. Ce dernier, qui a largement utilisé le livre du marxiste autrichien dans son étude sur *l'Impérialisme*, écrivait : « *Malgré une erreur de l'auteur dans la théorie de l'argent, et une certaine tendance à concilier le marxisme et l'opportunisme, cet ouvrage constitue une analyse théorique éminemment précieuse* ».

Il s'agit du chapitre IV de l'ouvrage et d'extraits des chapitres VII et XXII.

Nous n'avons ni le temps ni la place de faire ici une analyse critique du *Capital financier*. Nous voulons seulement préciser, en quelques lignes, le jugement cité et notamment sa partie critique, que l'étude approfondie de l'ouvrage comme l'évolution ultérieure du capitalisme confirment.

En gros, Hilferding, tout en s'attachant à étudier minutieusement et avec un esprit novateur les transformations de son temps, ainsi qu'à développer la théorie marxiste, surestimait la portée effective des changements intervenus par rapport aux contradictions irréductibles du capitalisme et il tendait à s'écarter de l'analyse scientifique de Marx.

En particulier, il surestimait la portée des transformations introduites par les nouvelles modalités du financement du capital industriel. Il ne comprenait pas bien que l'atténuation relative des phénomènes de crise dont il était le témoin, était liée aux conditions de la longue phase de tendance ascendante des années 1895-1914. Cette phase de la « belle époque » préparait, avec la suraccumulation de capital de longue période, la longue phase de dévalorisation de capital et de crise structurelle des années 1920 et surtout 1930, années qui devaient apporter un démenti cruel à plusieurs des analyses d'Hilferding sur le capital financier.

Sur un plan plus proprement théorique, l'analyse des crises du *Capital financier*, — en général considérée comme secondaire dans l'ouvrage — révèle que malgré tous ses efforts, suggestifs des vrais problèmes, Hilferding n'est pas arrivé à élucider la théorie marxiste de la suraccumulation et a finalement cédé aux concepts bourgeois dominants. S'il a pris expressément position contre la théorie de Marx sur la monnaie de papier, en vérité, toute son analyse se ressent, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, de la même erreur fondamentale. Celle-ci se ramène à une incompréhension, en profondeur, de la théorie marxiste des marchandises, caractérisée par la distinction fondamentale entre valeur et valeur d'échange, largement incomprise, d'ailleurs, de la plupart des disciples de Marx.

Dans les extraits qui sont donnés ici, on peut percevoir, notamment, le caractère quelque peu unilatéral et mécanique de la conception du « capital financier » proprement dit. Lénine devait déjà opposer « l'interpénétration » du capital industriel et du capital bancaire à la « subordination » du premier au second. On peut aussi noter que la thèse du « gain du fondateur » mettait en relief un des aspects, plus ou moins transitoire, d'une transformation plus vaste concernant un type de dévalorisation du capital spécifique, résultant de la tendance à réduire une partie du capital industriel au rôle de simple capital porteur d'intérêt. Cette dévalorisation qui a pu prendre d'autres

formes (comme ce que l'on appelle « l'autofinancement » des sociétés par actions) contribuait, avec d'autres transformations structurelles ou conjoncturelles, à relever le taux de profit pendant une certaine période, mais tendait aussi à provoquer une suraccumulation de capital et une baisse ultérieures encore plus vastes et profondes.

L'extrait sur l'exportation des capitaux, un des meilleurs de l'ouvrage, révèle spécialement certains éléments de supériorité de l'analyse de Hilferding sur celle que devait faire, quelques années après, Rosa Luxembourgeois dans son *Accumulation du capital* (1913). Comme on le sait, à la tendance dans une certaine mesure droitiste de Hilferding, on peut opposer la tendance gauchiste de Rosa Luxembourgeois.

L'analyse de Hilferding insiste, à juste titre, sur l'exportation des capitaux et non simplement des marchandises, sur la recherche de la production d'une plus-value additionnelle et non unilatéralement sur la réalisation de la plus-value, sur le rôle du crédit pour dépasser les limites de la réalisation ou du débouché capitaliste, sur les limites que la force de travail exploitable oppose à la production de plus-value, etc. Toutefois, bien que l'extrait ne permette pas bien d'en juger, et malgré certains efforts pour montrer le développement nouveau des contradictions capitalistes, cette même analyse tendait, tout en ne voyant pas le problème d'ensemble de la suraccumulation, à se faire des illusions sur la capacité du capitalisme à trouver des solutions durables de ses contradictions, se faisait aussi des illusions sur les modalités de ces solutions, qu'il s'agisse de l'accroissement de la force de travail exploitable, des solutions du crédit bancaire, ou de la tendance alléguée à la formation d'un cartel général.

D'un autre côté, on sait que Rosa Luxembourgeois, à partir d'une incompréhension de la signification et de la place des schémas de la reproduction de Marx dans le *Capital*, faisait une analyse unilatérale, de type sous-consommationniste. Le problème de la suraccumulation se trouvait plus évidemment au fond de ses recherches, elle se heurtait de façon suggestive à certains problèmes réels, et elle ne risquait pas de surestimer les facilités de la longue phase d'expansion des années 1895-1914. Mais son analyse conduisait à une vision de tendance catastrophique de l'évolution du capitalisme. Si elle donnait à juste titre plus d'importance que Hilferding au phénomène de l'impérialisme colonial, elle négligeait largement certaines des transformations les plus originales, comme celles concernant le capital financier ou le monopolisme. Elle se fondait sur une conception erronée, très étroite, du processus de la suraccumulation et du développement du capitalisme, négligeant notamment les conditions

changeantes de l'accumulation du capital constant en liaison avec le progrès des forces productives.

On sait comment Lénine s'est attaché dans *l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, de 1917, à présenter une attitude plus objective, plus authentiquement révolutionnaire. En insistant davantage sur l'exportation impérialiste du capital que Hilferding, il était plus proche de celui-ci en mettant fortement l'accent sur les transformations du capital financier et du monopolisme. Il mettait en avant le concept de *stade nouveau* de développement (au centre duquel il ne plaçait ni le développement colonial, ni le capital financier, mais le monopolisme) en opposition avec les thèses de Kautsky, croyant possible le retour à un capitalisme de type libéral. Il ne se proposait pas de prendre position sur la théorie très complexe et embrouillée des crises et de la suraccumulation du capital. Mais, on sait qu'il a critiqué les thèses luxembourgistes. Et surtout, tout en insistant sur la profondeur des changements et sur leur portée pour la lutte révolutionnaire, sur le caractère de préparation objective du socialisme au stade nouveau, il montrait l'aggravation des antagonismes capitalistes. Il insistait sur ce double caractère dialectique de l'impérialisme, qu'il caractérisait à la fois comme capitalisme « pourrissant » ou « parasitaire », et comme capitalisme « agonisant » ou « de transition ». Enfin, il devait encore développer sa première esquisse en avançant, quelques mois après, dans *La catastrophe imminente et les moyens de la conjurer* (1) la thèse du capitalisme monopoliste d'Etat. Aperçu révolutionnaire sur les changements les plus nouveaux de son temps, la conception léniniste du capitalisme monopoliste d'Etat tranchait avec les illusions de Hilferding sur la tendance au cartel général (pour ne pas parler du « trust capitaliste national » de Boukharine) ou la vision étroite de Rosa Luxembourg concernant le militarisme impérialiste.

Ce rappel, on ne peut plus sommaire, de l'opposition entre Rosa Luxembourg et Hilferding et de l'effort de dépassement léniniste est loin, comme on s'en doute, de n'avoir qu'un intérêt historique. Ce n'est pas un hasard si Hilferding, Rosa Luxembourg et d'autres sont aujourd'hui pour la première fois, intégralement traduits en français. Ces classiques méritaient d'être publiés. Mais le fait revêt aussi une certaine signification idéologique et politique. Ces publications s'inscrivent dans un ensemble beaucoup plus vaste. Celui-ci présente, à notre avis, un double caractère.

D'un côté, il y a, depuis quelques années, un renouveau considérable d'intérêt en France pour la théorie économique et sociale marxiste, en liaison avec le développement des luttes sociales et politiques dans le cadre de l'aggravation des contradictions

1. Dont il serait souhaitable qu'elle soit désormais publiée en annexe de *l'Impérialisme* de Lénine avec d'autres références sur le capitalisme monopoliste d'Etat, comme celle de *l'Etat et la Révolution*.

2. Le chapitre X, « Capital bancaire et bénéfices bancaires » avait été traduit et publié dans les « Etudes de Marxologie » de l'I.S.E.A., série S, n° 2, octobre 1959. Seul, le début de l'accumulation du Capital de R. Luxembourg a été publié en 1935. On pourrait encore citer la réédition française de *L'Economie mondiale et l'impérialisme*, de N. Boukharine, chez « Anthropos », en 1967, etc.

du capitalisme monopoliste d'Etat. La conférence internationale de Choisy-le-Roi de 1966, organisée par le Parti communiste français et « Economie et Politique » a participé à ce renouveau, malgré la conspiration du silence qui a été l'attitude tenue à son égard par tous ceux qui s'intéressent au marxisme en dehors des communistes. De ce renouveau d'intérêt on ne peut qu'être heureux et attendre beaucoup. Il est marqué par d'autres publications. On doit signaler, tout particulièrement, la première édition française en 1967 et 1968, chez « Anthropos » des *Grundrisse* (la célèbre ébauche de Marx de 1857-1858, découverte en 1923, sous le titre discutable bien que couramment admis de *Fondements de la critique de l'économie politique* - 2 volumes). L'intérêt de cette publication, malgré le caractère parfois hâtif de la traduction, supplante, et de très loin, celui de toutes les publications récentes d'ouvrages anciens ou nouveaux de théorie économique marxiste. En ce qui concerne les « Editions Sociales » nous leur devons, pour nous borner aux dernières années, au domaine économique et à Marx, l'édition scientifique de *l'Idéologie Allemande* (1968) et les *Lettres sur le capital* (1964) (1) — lettres d'un très grand intérêt non seulement sur le plan épistémologique, mais encore pour le développement actuel de la théorie marxiste. Les « Editions Sociales » promettent aussi une édition scientifique française des *Théories de la plus-value* de Marx, dont l'édition ancienne et hâtive de Costes, sous le titre incorrect d'*Histoire des doctrines économiques*, est trop insuffisante.

On pourrait aussi souhaiter la publication de nombreux autres écrits de Marx et tout particulièrement, celle de sa dernière œuvre économique, le Cahier de 1881-1882, *Sur l'économie en général*, dont un extrait publié à la fin du Livre 1<sup>er</sup> du *Capital* des Editions Sociales, montre l'importance pour bien comprendre, entre autres, la théorie des marchandises de Marx (2).

On peut noter que le problème de la suraccumulation et de la dévalorisation du capital qui a été mis à l'ordre du jour à la conférence de Choisy, est tout à fait central dans les *Grundrisse*, plus encore que dans le *Capital* ou, du moins, de façon plus évidente. Il convient, toutefois, d'attirer l'attention du lecteur sur le progrès suggestif que représente, sur cette question comme sur d'autres, le *Capital*, malgré la réduction de son objet, par rapport aux « *Grundrisse* ». Précisons aussi que l'expression de « dévalorisation du capital » que l'on rencontre souvent dans les *Grundrisse* ne recouvre (à l'exception de quelques passages où elle signifie tout autre chose) qu'un cas particulier de ce que prétend embrasser le concept de dévalorisation utilisé, avant de connaître les *Grundrisse*, à Choisy. Il s'agit dans l'« Ebauche » de 1857-1858, du cas de diminu-

1. Pour ne pas parler des **Manuscrits de 1844, Economie et Philosophie**, dont l'édition date déjà de 1962, ou encore de **La Sainte Famille**, éditée en 1969, mais qui fait beaucoup moins partie du domaine économique de la théorie marxiste. D'autres lettres de Marx que celles publiées dans les lettres sur le « Capital » sont d'un grand intérêt économique, et les « Editions Sociales » ont mis en chantier une édition complète de la correspondance Marx-Engels, en plusieurs volumes.

2. Cf. sur cette question de la théorie des marchandises, notre brochure polycopiée en 1965 : « Sur la dialectique matérialiste dans le Capital de Marx » (supplément à « Economie et Politique »).

tion de valeur du capital. Ainsi ce concept bien qu'intimement lié à celui avancé à Choisy, n'a pas exactement l'importance qui lui a été alors accordée.

Les erreurs graves des analyses de Hilferding et de Rosa Luxembourg concernant l'explication de la suraccumulation du capital et celle des transformations de structure du capitalisme, peuvent avoir un aspect positif, dans la mesure où elles permettent d'éviter leur répétition, même sous une autre forme.

Toutefois, et c'est là le deuxième caractère de certaines de ces éditions, elles correspondent aussi, incontestablement, à un renouveau d'intérêt, sous des formes nouvelles et avec un contenu quelque peu modifié, pour les erreurs du passé.

La théorie marxiste est si profondément étrangère à l'idéologie bourgeoise, en permettant précisément l'intégration et le dépassement des éléments de vérité que les théories bourgeoises peuvent appréhender, que, perçue le plus souvent à travers l'idéologie dominante, elle est ainsi profondément déformée.

D'un côté, le néo-luxembourisme, tout en jurant ses grands dieux qu'il a dépassé les erreurs de Rosa Luxembourg, alors qu'il en conserve l'essence, fleurit dans les groupes gauchistes, où, il est vrai, l'ignorance théorique est souvent aussi grande que la prétention et ce n'est pas peu dire.

Nous avons déjà eu l'occasion de critiquer, de façon bien rapide, dans cette revue, en 1968 (1), l'ouvrage néo-luxembourgist, bien que construit apparemment sur une tout autre base que *l'Accumulation du Capital* et combinant des erreurs de Hilferding sur le monopolisme à la vision sous-consommationniste de notre temps (2), de Paul M. Sweezy et Paul A. Baran : *Monopoly Capital*. Le livre qui invoque Che Guevara et Mao-Tsé-Toung, était d'ailleurs en cours d'édition en français, au moment de notre brève critique, chez Maspéro (*Le capitalisme monopoliste*, quatrième trimestre, 1968).

La plupart des idées économiques gauchistes sur le capitalisme contemporain tournent plus ou moins autour des idées présentées dans l'ouvrage de Sweezy. Celles-ci sont souvent utilisées pour récuser plutôt que critiquer la théorie marxiste-léniniste, sur le capitalisme monopoliste d'Etat. Même certains qui apparemment ne se réclament pas du gauchisme se fondent souvent sur son idéologie diffuse pour repousser de façon dogmatique la théorie révolutionnaire du capitalisme monopoliste d'Etat. D'un autre côté et de façon complémentaire, les transformations du capitalisme monopoliste d'Etat sont, parfois, interprétées de façon profondément erronée par des penseurs qui se réclament du marxisme.

1. Cf. « La théorie de la portée révolutionnaire du progrès technique et la lutte pour la démocratie nouvelle » (« Economie et Politique », n° 170, septembre 1968).

2. Tandis qu'il tourne désormais le dos à ce qui constitue un des mérites essentiels de l'analyse de Rosa Luxembourg, l'insistance sur le rôle déséquilibrant de l'élévation de la composition organique du capital, l'accent mis ainsi sur l'antagonisme capital-travail, même de façon dogmatique, unilatérale, déformée.

De ce point de vue, si l'ouvrage, par ailleurs plein d'aperçus très suggestifs et intéressants pour le développement de la théorie marxiste (1), de Radovan Richta et de l'équipe pluridisciplinaire tchécoslovaque, la *Civilisation au carrefour* (Anthropos 1969), était paru en français lors de la publication de notre article cité plus haut, sur la « théorie de la portée révolutionnaire du progrès technique », nous n'aurions pas manqué d'y faire référence. En effet, on y rencontre la même thèse que chez Sweezy par exemple du « renversement de la tendance séculaire à la baisse du taux de profit ». Mais désormais ce n'est plus le monopolarisme comme chez Baran et Sweezy, c'est l'intervention publique et le « monopolarisme d'Etat » qui permettraient ce renversement. Bien que l'ouvrage se garde de mentionner la conférence de Choisy de 1966 et les travaux qui l'entourent, alors que l'édition française est faite sur un texte refondu de 1968, on rencontre dans certains passages des analyses qui ressemblent à celle de la théorie de la dévalorisation du capital sous la forme de l'intervention publique, présentée à Choisy, mais déformée, selon nous, dans un sens droitier.

En réalité, comme nous ne cesserons de le souligner et comme les faits le montrent toujours mieux, l'intervention de l'Etat bourgeois se faisant au bénéfice de l'accumulation du capital, du profit monopoliste, elle n'abolit pas la *tendance* à la baisse du taux de profit. Elle conduit au contraire, à une nouvelle suraccumulation plus profonde, à l'approfondissement des contradictions antagoniques du capitalisme, à la mise en cause plus fondamentale de la structure capitaliste et du capitalisme monopoliste d'Etat lui-même. Il convient de préciser que (comme déjà dans des théories gauchistes) les études bourgeoises sur la baisse du « coefficient de capital » (2) ou sur la « productivité totale » (3) sont admises sans critique dans l'ouvrage de Richta. Ainsi, la théorie néo-classique de R.M. Solow de 1957 (dont on ignore, d'ailleurs, les critiques, y compris celles faites par lui-même en 1962, pour ne pas parler de celle indirecte de 1968) est prise non comme une hypothèse discutable, mais comme la découverte d'une « réalité ». Loin de nous de dire qu'il n'y a pas un fond de vérité important dans ces thèses, mais la reconnaissance de ce fond suppose une critique scientifique autrement avertie et rigoureuse.

Cette critique révèle que le capitalisme monopoliste d'Etat s'oppose de plus en plus gravement à l'épanouissement de ce qui n'est que le début ou l'amorce d'une révolution technique fondamentale, expression d'une révolution technologique d'ensemble. La crise structurelle du capitalisme monopoliste d'Etat marquée notamment par la crise du système monétaire capitaliste international (4), révèle cet obstacle fondamental, son caractère pré-

1. Sur les mutations technologiques contemporaines et leurs implications sociales profondes dans les pays capitalistes et socialistes dans la perspective du communisme. L'ouvrage de Baran et Sweezy, comme nous l'avons déjà noté, comprend, lui aussi, plusieurs aperçus intéressants.

2. Coefficient qui ne se confond pas avec la « composition organique » du capital, expression en valeur de sa composition technique. La composition organique exprime les contradictions antagoniques entre capital et travail.

3. Productivité totale qui n'exprime que l'identité dans l'unité en mouvement des contraires : capital et travail.

4. Crise du système monétaire négligée de façon symptomatique par Baran et Sweezy, comme par Richta et son équipe. En même temps, les deux analyses tendent à quitter, en fait, le terrain de la théorie marxiste des marchandises.

sent et non seulement futur. Elle montre pourquoi et comment la destruction du capitalisme fournira les conditions du développement de la révolution technique proprement dite, de la révolution scientifique.

Dans l'ouvrage de Richta on déclare à un moment donné, que le « capital » n'est « un frein pour les forces productives » que « dans la mesure... où il opère sur la base des impulsions classiques », en invoquant, par ailleurs, les impulsions compensatoires dites du « monopolarisme d'Etat » et la nouveauté qui serait introduite dans la « motivation économique ». Si cela s'oppose aux affirmations ou aux éléments d'analyse d'autres passages, concernant le développement futur des contradictions du progrès technique avec la structure capitaliste et la nécessité du socialisme, c'est tout à fait conforme à l'analyse critiquée sur le taux de profit (1). Au contraire, l'analyse de la suraccumulation nouvelle du capital entraînée par le capitalisme monopoliste d'Etat lui-même, permet, selon nous, de mieux voir pourquoi et selon quelles modalités la rupture avec ce système permet seule la libération des forces productives contemporaines au bénéfice de tous les travailleurs et de leur épanouissement progressif. Elle permet de critiquer les illusions réformistes sur la possibilité d'une autre politique de l'Etat, économique, sociale, culturelle, etc., sans nationalisations antimonomopolistes étendues, dynamiques, et sans contrôle de l'Etat par les forces ouvrières et démocratiques unies, tout en mettant l'accent sur le caractère profondément démocratique que doit revêtir la marche au socialisme.

L'analyse du développement des contradictions antagoniques du capitalisme monopoliste d'Etat montre comment la transformation révolutionnaire de notre société par la classe ouvrière en union avec tous les travailleurs, notamment les travailleurs intellectuels, passe par la lutte pour la *démocratie avancée, économique et politique*, démocratie nouvelle qui ouvrira une période de transition révolutionnaire au socialisme (2).

Nous avons traité toutes ces questions si complexes et si embrouillées par la lutte idéologique de façon très rapide. On pourrait reprocher à cette brève note d'effleurer beaucoup de points sans les approfondir, mais cela la rend peut-être plus immédiatement accessible. On pourrait aussi penser qu'elle met de façon outrée la théorie de la suraccumulation - dévalorisation du capital au centre de tout. Mais nous ne demandons pas mieux que cette thèse soit discutée. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir avec d'autres, dans la revue (3).

1. Le rapprochement du capitalisme ainsi que du stade premier, socialiste, du collectivisme, de ce qu'on appelle le « système industriel » n'est pas sans fondements. Mais la tendance à l'assimilation grossière du capitalisme au « système industriel », les conceptions sur le « capital » à l'époque de de l'« industrialisation », sur le travail « productif », et « improductif », etc., marquent une régression grave par rapport à la théorie scientifique marxiste des modes de production et de la dialectique des forces productives et des rapports de production, régression conforme à la faiblesse de l'analyse économique du capitalisme déjà signalée, mais qui n'a rien d'insolite pour le lecteur des pays capitalistes. On comprend, bien sûr, que dans les conditions héritées du dogmatisme, de telles régressions puissent correspondre à certains efforts libérateurs permettant d'appréhender des problèmes nouveaux.

2. Un socialisme dans les conditions de développement sur tous les plans c'est-à-dire un socialisme proche du communisme, stade fondamental de la société collectiviste.

3. Signalons que P. Boccard met la dernière main à un gros ouvrage sur les « Théories de la suraccumulation et de la dévalorisation du capital » qui critiquera les diverses théories non-marxistes ou se réclamant du marxisme, anciennes ou récentes, se rapportant à la question, tout en présentant, par ce biais, des hypothèses de développement de la théorie marxiste (N.D.L.R.).